

Préface

JE M'APPELLE EMMA. Emma Braun. Le mois dernier, le 23 décembre très exactement, j'ai fêté mes soixante printemps.

Soixante ans, c'est l'heure du bilan. Oui, je sais, soixante ans, c'est encore très jeune, mais c'est aussi beaucoup trop vieux pour espérer de nouvelles rencontres. Il nous reste alors un moyen de diversion : le retour vers le passé. Revoir le *best of* d'une vie écoulée, tenter de ressentir à nouveau les émotions auxquelles on ne croyait plus...

Une rupture, un éloignement, un deuil, c'est toujours un soleil qui s'éteint... Doucement, les souvenirs s'effilochent avant de disparaître.

La vie continue, il nous faut oublier... On déchire des photos, on brûle des lettres, des billets, des cartes postales... On enterre le passé, on se tourne vers l'avenir... « L'avenir est plus beau que tous les passés », disait le père Teilhard de Chardin.

Il n'empêche, cette maudite fin de vie sonne comme un glas. Il reste encore un peu de temps, si

peu parfois... Comment savoir? Quelques années, quelques mois, quelques semaines, quelques jours, quelques heures? Nul ne le sait. Certains «seniors» –j’aime beaucoup cette appellation!– sont pris d’une soudaine frénésie de voyager, de découvrir d’autres gens, d’autres paysages... Ça me rappelle ma vieille amie Léonie, férue de croisières et collectionneuse de visas tous azimuts: «Tant qu’on est à peu près valide et que le cerveau fonctionne encore, il faut en profiter... «Carpe diem»!

Tout faire, tout oser, pour tenter d’éloigner le nuage sombre qui s’étend inexorablement dans un ciel encore serein. Refuser aussi longtemps que l’on peut cette mort à petit feu, telle une fleur qui se fane ou une plante qui s’étiole. Surtout ne jamais rejoindre les zombies qui hantent les maisons de retraite ou les salles d’hôpitaux. Rester chez soi le plus longtemps possible, conserver quelques amis, accepter les sorties, même si on est fatigué, partager, partager... de peur qu’un jour, lassé de vos refus, on ne vous propose plus rien.

«La vieillesse est un naufrage», disait Simone de Beauvoir. Elle avait raison. Même si le naufrage est intérieur, même si l’on réussit à le cacher, chacun sait bien: il existe et, à l’instar de la Grande Faucheuse, il guette sournoisement l’engloutissement final.

Moi, je n’ai plus envie de voyager. Peut-être parce que ce désir s’est estompé avec le temps et les multiples déplacements effectués dans ma vie. Aujourd’hui, j’ai plutôt envie de poser mon sac, de déplier une chaise

Game Over

longue, de la caler contre le tronc de mon tilleul, de fermer les yeux en écoutant le chant des oiseaux et le cri lointain des mouettes.

Si ma porte reste entr'ouverte, je sais déjà qu'elle aura de plus en plus de mal à s'ouvrir totalement.

La nuit tombe sur cette baie de Somme que j'aime passionnément. Un amour partagé avec une multitude d'autres adorateurs, un amour dont je suis fière, comme si cette sauvage région m'appartenait, même modestement...

*
* *
*

Première partie

« La baie de Somme, humide encore,
mire sombrement un ciel égyptien,
framboise, turquoise et cendre verte.
La mer est partie si loin
qu'elle ne reviendra peut-être plus jamais? »

COLETTE

Les vrilles de la vigne

.1.

J'AI TOUJOURS AIMÉ la petite gare de Noyelles-sur-Mer, même si la mer s'est retirée depuis longtemps et que l'appellation « sur mer » est restée inchangée...

Nous sommes au mois de mars et il fait encore très froid. Face à la gare fermée, les gens grelottent dans leurs voitures en attendant l'arrivée du train en provenance de Paris, direction Boulogne-sur-Mer. Il est 19 h 17, et le train, s'il n'a pas de retard, devrait arriver à 19 h 34.

J'ai toujours pensé que la scène finale d'un film pourrait se dérouler ici, dans les brumes et brouillards de cette petite gare, loin de tout, propice aux ruptures, aux larmes et aux séparations...

Je m'arrête un instant devant la plaque commémorative du dénommé « *À Déodat Watrignon, tué par faits de guerre 1939-1945.* » On a rajouté en bas de la plaque: « *Chef de manœuvre principal.* »

Qui se souvient de ce pauvre Adéodat ? Personne. Qui lit la plaque en attendant l'arrivée du train ? Tout le monde ou presque... Gloire à toi, Adéodat, grâce à cette petite gare, beaucoup de voyageurs découvrent ton identité et ta bravoure... Dommage que les lettres soient à moitié effacées et que la SNCF ait oublié de les faire repeindre !

La barrière du passage à niveau s'abaisse, signal de l'arrivée du train. Les quelques personnes qui attendaient dans leurs voitures se précipitent sur le quai... Je guette l'arrivée de ma fille Valentine, en provenance d'Amiens...

Le premier voyageur à descendre du train est un homme de haute taille, assez élégant, aux cheveux argentés ; il traîne derrière lui une valise Vuitton... plutôt rare en ces lieux ! Je note le pardessus de loden poil de chameau, ouvert sur un costume clair, pochette bouton d'or à la boutonnière... Une élégance très « british », qui change agréablement des douounes et des bonnets à pompons...

Il s'arrête un instant, cherche du regard un invisible point de rencontre, et se dirige vers la sortie.

Son allure, son visage ne me sont point inconnus...

Il s'arrête net devant moi.

— Emma ?

Je recule d'un pas. Effet de surprise.

— Emma... Braun ?

J'essaie de me souvenir...

— Oui. J'avais bien l'impression de vous connaître, mais là, sincèrement, je ne sais plus...